

POUR UNE SOCIOLOGIE RELATIVEMENT EXACTE

Michel Callon & Bruno Latour, Ecole des Mines

(article rédigé en 1983 !! et jamais publié)

[« Pour une sociologie relativement exacte » in Jonathan Roberge, Yan Sénéchal et Stéphane Vibert, *La Fin de la société. Débats contemporains autour d'un concept classique*, Athéna édition, Outremont, Québec, 2012, pp. 39-66.]

Tant que la sociologie, fidèle à ses origines, s'abstint d'étudier les sciences et les techniques, son développement, même s'il fut souvent haché et parfois chaotique, ne fut pas vraiment interrompu. En négociant des frontières reconnues avec l'économie, la psychologie, l'ethnologie, le droit et la biologie, il lui fut possible de maintenir un territoire propre, malgré de nombreuses incursions de barbares, quelques excursions téméraires et quelques tentatives d'annexion. Cette politique territoriale modeste, mais sûre, commença à changer lorsque la sociologie voulut être aussi une sociologie "des" sciences et des techniques.

Au début, à dire vrai, nul ne s'aperçut du changement. Le programme de Merton semblait une extension facile et légitime, un peu comme d'ajouter quelques polders au Zuiderzee. Pourquoi, en effet, ne pas faire une sociologie de toutes ces "logies", disciplines rivales dont les compétences bordaient celles de la sociologie? Pourtant, cette extension, d'abord facile, devint bien vite dangereuse. L'explication en termes de groupes sociaux, d'intérêts, de classe, de champ, de pouvoir ou de domination commença de s'affaiblir au fur et à mesure qu'on voulait analyser de plus en plus près les détails des disciplines scientifiques. La sociologie ne semblait pas encore impuissante, mais déjà plus faible que les contenus dont elle prétendait rendre compte. Les travaux de ce qu'on appelle l'Ecole d'Edimbourg marquent cette étape d'incertitude ; à une analyse fine, mais internaliste des contenus scientifiques sont juxtaposées, au début et à la fin, des explications sociologiques sans rapport réel avec les contenus techniques traités

dans le corps des analyses. Ces études sont semblables à des collages : le social est ajouté à des contenus techniques qu'il n'explique pas. Le prélèvement sur les ressources de la sociologie semble peu à peu vider celle-ci de sa substance et de sa force explicative. De toutes parts, de nouvelles études nous parviennent, toujours plus détaillées et toujours plus dépourvues d'interprétations sociologiques pertinentes. Décidément, cet essai d'extension de l'analyse sociologique aux sciences et aux techniques tourne à la catastrophe pour la science métropole. Nous en sommes au point où il n'y a plus que deux solutions. Ou bien abandonner les sciences et les techniques en les déclarant à jamais rebelles à toute explication sociologique, revenir en deçà des frontières et cultiver notre jardin, réduit, certes, mais propre. Ou bien faire subir à la sociologie des transformations assez radicales pour qu'elle devienne capable d'expliquer avec pertinence ces objets qu'elle avait d'abord délaissés, puis qu'elle avait voulu avaler d'un coup.

Nous voulons dans cet article explorer la seconde solution, même si elle est téméraire, plutôt que la première, car nous ne souhaitons nullement, après tous nos investissements en terre étrangère, devenir des rapatriés.

La solution que nous proposons a le mérite de la simplicité : à une sociologie que nous appellerons dorénavant "prérelativiste", nous voulons opposer une sociologie relativiste. Celle-ci, comme la physique du même nom, vise, non pas à nier, mais à renforcer la possibilité d'une science objective en changeant le point de vue de l'observateur, la définition de la mesure, la nature de l'explication et le cadre spatio-temporel. Loin de "sombrier dans le relativisme", comme on le dit souvent, nous souhaitons flotter sur le relativisme. La solidité du cadre de référence permettant l'explication n'est plus à rechercher sur la terre ferme ou dans un savoir sociologique extra-lucide, mais dans les différences de solidité entre coque et eau, dans le dessin du bateau, dans le tracé des voyages à faire, c'est-à-dire dans l'entre-définition des acteurs.

La sociologie prérelativiste repose sur quatre postulats reliés fort logiquement et de façon fort cohérente les uns aux autres :

1°) il y a en principe des propriétés stables et intrinsèques de la vie en société, ou de l'évolution des sociétés, même si, en pratique, ces propriétés sont difficiles à établir.

2°) les acteurs ne livrent pas directement les déterminations, le sens ou les conséquences de leurs conduites, qui doivent être saisis indirectement par l'étude des sociétés ou des groupements dans lesquels ils sont ou qu'ils engendrent par leur action ; quelque activité qu'on leur accorde (de l'état de "cultural dopes" comme dit Garfinkel à l'état d'individus), leur dimension est donc toujours plus petite que celle de la société qui les inclut ou qu'ils composent.

3°) la conséquence de ces deux premiers principes est de faire des acteurs sociaux des informateurs qui renseignent sur les propriétés de la vie en société ; comme ils sont pris dans la société, ce sont des informateurs indispensables pour lever les difficultés pratiques à la découverte des principes de la société ; mais

comme ils sont justement inclus dans la société qui les dépasse, ce sont des informateurs qu'il convient d'écouter avec méfiance. Ce mélange de confiance et de méfiance dans l'interprétation des informateurs définit le savoir-faire du sociologue.

4°) Grâce à ce savoir-faire, il est possible au sociologue de discerner les propriétés stables et intrinsèques de la vie sociale, dans laquelle les acteurs se situent. L'explication qu'il propose est de l'ordre du méta-langage. Le sociologue comprend alors pourquoi l'informateur a une vue relative, incomplète, biaisée, inconsciente de la vie sociale.

Rien ne permet de critiquer ces quatre postulats : s'il y a, en principe, des propriétés stables qui sont inhérentes à la vie en société, alors on passe du micro-acteur (par exemple l'individu) aux macroacteurs (par exemple l'institution) par des rapports d'inclusion et, en conséquence, l'acteur est un informateur utile mais dont il faut se méfier ; le traitement de ses aveux permet alors de créer "une science", au sens prérelativiste du mot, qui fait passer à l'état de conscience la "simple pratique" des informateurs. Rien ne serait venu mettre en doute ces évidences du métier de sociologue s'il n'avait fallu se colleter aux machines et aux faits scientifiques. Lorsqu'on applique ce modèle classique de sociologie à ces sujets, le nombre des déformations et des paradoxes absurdes est tel qu'il devient rapidement inutilisable. Le plus connu de ces paradoxes est celui de la "réflexivité de la sociologie". Dans le cadre prérelativiste, cette réflexivité assure aux sciences et aux techniques un statut d'extra-territorialité qui rend l'analyse impossible. En faisant de la sociologie un métalangage capable d'élucider ce qui échappe aux acteurs, on lui accorde le même privilège exorbitant qu'aux autres sciences, celui de ne pouvoir à son tour être soumis à l'analyse sociologique. C'est au prix de cette bizarrerie que le sociologue peut s'arroger le droit d'avoir le dernier mot. Du même coup, la sociologie des contenus scientifiques devient un non-sens car elle est, pour la sociologie classique, autodestructrice. Pour éviter ce paradoxe et bien d'autres, il nous paraît utile de proposer quatre autres postulats aussi cohérents que les précédents, afin de mettre fin à ces déformations et d'adapter ainsi la sociologie à l'étude des sciences et des techniques.

1°) Il n'y a pas en principe de propriétés stables qui soient propres à la société ou à son évolution, mais en pratique les acteurs peuvent définir ces propriétés localement et les stabiliser pour un temps.

2°) Les acteurs définissent la société pour chacun des autres, ce qu'elle est, ce qu'elle fait, comment elle évolue et sa taille ; ils définissent aussi les rapports d'inclusion et quel acteur est plus grand que tel autre.

3°) Les acteurs ne manquent de rien, surtout pas de conscience ; ils sont aussi complètement lucides, explicites, informés qu'il est nécessaire pour composer chacun la totalité de la société.

4°) Les sociologues ne se posent pas des questions différentes de celles que, selon les circonstances, se posent les acteurs. Ils sont des acteurs comme les autres,

définissant la société et se battant parfois pour étendre leurs définitions. Les sociologues ne se distinguent pas des autres comme l'infralangage du métalangage, mais comme un métier se distingue d'un autre, disons comme un pâtissier d'un confiseur ou comme un programmeur d'un ingénieur système.

Les deux ensembles de postulats s'opposent, on le voit, sur trois points fondamentaux : sur le rapport entre ce qu'on peut connaître en pratique et en principe ; sur la définition de l'acteur ; sur la nature de la connaissance et, partant, de la sociologie. Passer d'un ensemble à l'autre suppose un changement d'ontologie que nous n'aborderons pas ici. Nous nous contenterons, dans cet article, de marquer les différences d'explication sociologique obtenues selon qu'on choisit un cadre relativiste ou prérelativiste.

I : inversion des pratiques et des principes

Exemple 1: Au cours d'une enquête sur Rhône-Poulenc, j'interviewe le Président Directeur Général. Aux questions posées, il répond sans une marque d'hésitation. Il dessine devant mes yeux l'état de la société française et de l'économie mondiale. Dans sa bouche, Rhône-Poulenc tient en quelques départements et divisions, en une poignée de managers décidés, en une stratégie à long terme et en des disponibilités financières limitées. Le groupe s'engage dans une reconversion industrielle difficile et dans une concentration des investissements en chimie fine. Le Président prévoit que les syndicats rueront dans les brancards, surtout la CGT, mais le gouvernement, ajoute-t-il, a donné des assurances : il est prêt à soutenir la reconversion qui est, il le reconnaît, d'un intérêt vital pour l'industrie française ; en réalité, dit-il, c'est surtout le Ministère des Finances qui s'est engagé, car à l'Industrie, les avis sont partagés. Quant au Président de la République, il a laissé entendre, du moins c'est, à en croire le PDG, ce qu'un proche collaborateur lui a rapporté, qu'il saurait faire preuve de fermeté. C'est vraisemblable, dit le PDG, puisqu'un tel affrontement s'inscrit bien dans la ligne politique du Président de la République qui n'hésitera pas à frapper, au nom du réalisme économique, un syndicat proche du PC. Dans l'entretien, le Président marque qu'il pourrait détailler certains aspects et insister sur le rôle joué par le prix du pétrole, les rapports Nord-Sud et les molécules complexes qu'il faudra rapidement savoir synthétiser à bon marché. Rien, dans l'entretien, ne marque en revanche qu'il s'agit d'un point de vue particulier sur une réalité : c'est l'état des forces.

En sociologie prérelativiste, l'exposé de ce PDG apparaît comme sa vision d'un état de choses beaucoup plus complexe, que lui, le PDG, ne voit pas ou, pire encore, qu'il dissimule. Le sociologue a le devoir de montrer ce qu'a d'affreusement réducteur et simplificateur cette vision. Pour le démontrer, il lui suffit de multiplier la liste des acteurs "oubliés" par le PDG : la concurrence internationale, la lutte des classes, la hausse des coûts salariaux. Il est possible d'utiliser cet entretien pour reconstituer l'idéologie, la représentation, la vision déformée, l'arrogance des industriels, mais il ne faut surtout pas s'y fier. Ce PDG s'inscrit dans une hiérarchie de phénomènes et n'en voit (ou n'en avoue) qu'une

partie. Le sociologue vise plus haut et plus loin, il veut inclure le PDG dans la société et expliquer son comportement et le discours biaisé qu'il porte sur celui-ci.

En sociologie relativiste, les devoirs et les droits sont inverses. Tant que le PDG n'indique pas qu'il y a d'autres points de vue possibles, tant que personne ne vient interrompre son exposé, il est l'état des choses. Il ne se représente pas de façon partielle la réalité ; il construit de façon complète toute la réalité. Comme les monades de Leibniz, il est tout le monde qu'il lui suffit d'être, il est au sens propre une entéléchie ou, pour détourner l'expression de Braudel, il est un acteur-monde, un acteur qui s'en fait tout un monde. Cet acteur-monde définit les autres acteurs (la CGT, la concurrence, le Président de la République) ; ces autres acteurs sont humains ou non-humains (les molécules, la planète), collectifs ou individuels (la CGT, la division chimie fine) ; chacun des acteurs définis est doté d'un ensemble de propriétés, de motivations (la ligne politique du Président, les synthèses difficiles des molécules, la résistance probable de la CGT) ; ces propriétés déterminent un ensemble de résistances et de plasticités qui définit l'espace et le temps de cet acteur-monde (les résistances de la CGT vont ralentir la restructuration, mais le soutien du Président et la synthèse des molécules vont l'accélérer). Cette capacité de l'acteur à créer la totalité du monde est importante, parce que l'analyste qui s'entêterait à vouloir extraire l'acteur de l'espace et du temps qu'il a construits afin de le plonger dans un autre cadre de référence (classes sociales, champ symbolique) se rendrait coupable d'un véritable détournement. Plus qu'un crime, ce serait une faute : il se condamnerait à parler d'autre chose. L'acteur se situe très bien, merci, et vous ?

Pourquoi couper les cheveux en quatre et faire une telle affaire d'une simple argutie philosophique ? A l'échelle d'un entretien, nous l'admettons volontiers, le choix en faveur de l'un ou de l'autre des cadres de référence ne semble pas porter à conséquence. La différence ne se fait sentir qu'au deuxième entretien.

Exemple 2 : au cours de l'enquête, j'interviewe Marc P., ouvrier dans l'une des usines de chimie lourde du groupe Rhône-Poulenc. Marc P. a été élu par ses collègues représentant syndical pour l'ensemble de l'industrie chimique française. En tant que délégué syndical, il rencontre régulièrement l'état major de Rhône-Poulenc pour négocier les conventions collectives, mais aussi pour donner son point de vue ou celui de son syndicat sur les projets d'investissement de la firme. Il me parle des rapports Nord-Sud, de la concurrence internationale, du développement scientifique de la chimie. Il souligne en particulier que la chimie est l'une des rares industries nationales à ne pas recevoir de soutien systématique et régulier de l'Etat. C'est, dit-il, un signe de bonne santé. Celle-ci ne doit pas être remise en cause car elle est le résultat de l'effort consenti par tous les travailleurs de la branche. C'est pour cette raison, prétend-il, qu'il ne faut pas prendre de décisions qui aillent contre l'intérêt de ces derniers. La chimie lourde n'est pas une industrie vieillie, c'est une industrie qu'on a laissé vieillir, qu'on a sacrifiée. Pour la rajeunir, pour éviter qu'elle n'aille s'implanter à l'étranger, il n'y a qu'une solution

: relancer les recherches. L'Etat devrait prendre ses responsabilités. La recherche en chimie ne reçoit pratiquement aucune aide gouvernementale. Afin que ces décisions soient prises, dit Marc P., il ne faut surtout pas laisser l'initiative aux quelques dirigeants qui se sont arrogé le droit de définir l'avenir de Rhône-Poulenc en fonction des critères de l'économie capitaliste. Il convient de changer les rapports de pouvoir, de faire participer les travailleurs à l'élaboration de la stratégie de la firme, en un mot, de faire passer dans les faits la volonté exprimée par le peuple français le 10 mai 81.

Les difficultés commencent à s'accumuler en sociologie prérelativiste. En effet, où situer cet ouvrier Marc P. ? En un sens, il est en dessous du PDG qui l'inclut puisque l'enquêteur n'est arrivé à lui qu'en descendant la hiérarchie et en allant de niveaux généraux à des niveaux de plus en plus "bas" et "petits", mais en un autre sens, nous retournons à une "vision globale des choses", et même plus globale puisqu'elle inclut Rhône-Poulenc et son PDG dans le développement du capitalisme monopolistique d'Etat et dans celui de la chimie. D'un autre côté, sa vision est grossièrement simplifiée ; il dit "la Direction" là où le PDG peut détailler pendant des heures les luttes entre services qui sont essentielles à son analyse. La situation se complique encore si j'ai, non pas un, non pas deux, mais trente entretiens, qui tous parlent avec assurance des véritables acteurs, de leurs véritables motivations, des véritables obstacles et des véritables détails importants. Dans le cadre prérelativiste, il n'y a pas d'autres solutions que de choisir un cadre de référence unique et d'y marquer par projection la position de chacun des informateurs. Evidemment, les déformations se multiplient au fur et à mesure qu'on rabat en deux ou trois dimensions les "n" dimensions de l'enquête. On dira par exemple du PDG qu'il a une vue intéressée de l'ensemble, ce dont le syndicaliste rend bien compte, puisque, représentant sa classe, il voit plus loin et plus large ; inversement, on peut dire que la vision syndicaliste est particulariste, corporatiste et qu'elle est incluse à titre de détails dans celle du PDG qui, d'ailleurs, en tient compte pour l'élaboration de sa stratégie. Plus l'explication s'amplifie, plus les informateurs sont disqualifiés et plus le sociologue devient comparativement intelligent ; les informateurs ne savent pas ce qu'ils disent, ils ne savent pas ce qu'ils voient ; pardonnez-leur mon père, ils ne savent pas ce qu'ils font ; même s'ils nient farouchement ce qui se passe, nous sommes assez forts, nous autres sociologues, pour le déterminer. En fin de compte, ceux qui voient le plus loin et le plus large, ce sont les sociologues.

En sociologie relativiste, au contraire, le sociologue n'y voit, littéralement, pas plus loin que le bout de son nez. Il n'a aucun cadre de référence sur lequel projeter et repérer les positions de ses informateurs. La raison de cette impuissance, c'est que les acteurs ne sont pas d'accord sur le cadre de référence, sur le haut et sur le bas, sur le détaillé et sur le global, et que le sociologue ne souhaite pas, comme on dit, "en rajouter". Cette absence de cadre de référence a un avantage énorme : les acteurs ont toute la place et tout le temps qu'ils veulent

pour déployer leurs désaccords. A un seul cadre de référence présent en principe, mais qui aboutit en pratique à des déformations grandissantes, on substitue un cadre de référence absent en principe, mais constitué peu à peu par la pratique. Le Président de la République, le syndicaliste, la CGT, le PDG, son Etat-Major, le benzène, ne sont pas dans "le même" cadre de référence, mais ce n'est pas faute d'essayer ! Ils s'emploient à construire "ce même" et c'est là que vont toutes les ressources. Alors que la définition du cadre de référence était hors champ dans la sociologie prérelativiste, il occupe en sociologie relativiste le centre de l'attention. Le prix à payer, c'est une redistribution des compétences. Aux acteurs est laissée leur intelligence, tandis que le sociologue doit prouver la sienne (voir partie 4). Des acteurs "hiérarchiquement" inférieurs se retrouvent capables de prouesses ontologiques, définissant l'espace et le temps, récréant de nouvelles forces, voire de nouvelles cosmologies et surtout, comme Menocchio, le meunier, définissant un métalangage sur la vérité et la fausseté, la fausse-conscience, les témoignages, etc. Plus les acteurs s'émancipent et deviennent capables de se battre pour la définition du cadre de référence, moins le sociologue les surplombe et se croit capable de discerner la vérité et le mensonge.

Le lecteur objectera peut-être que la différence entre les deux ensembles de postulats reste faible en fin de compte : "la France" est un acteur "plus grand" que "Rhône- Poulenc", lequel est plus grand que le "PDG", lequel est plus grand que l'ouvrier Marc P., qu'il peut mettre à pied. Même si la taille est objet de dispute, une fois la dispute réglée, la taille ne varie plus et on a le droit de parler de "niveaux" de généralités ou d'inclusion. Nous admettons ce point, comme en physique relativiste on admet volontiers qu'il est inutile de calculer les transformées de Lorentz pour passer d'un observateur se déplaçant en mobylette à un observateur se déplaçant en bicyclette. Tout change si l'on s'intéresse à de grandes différences de vitesse ou, pour la sociologie, à de grandes controverses sur la nature de la taille et des acteurs. Alors les deux modèles aboutissent à des conclusions complètement différentes. Autrement dit, les hiérarchies d'inclusion ne sont transitives qu'en période de calme et après coup. Si $A > B$ et si $B > C$ alors $A > C$. Mais en période chaude, c'est précisément cette transitivité qui manque. Qui inclut l'autre, de Walesa, ex-président de l'ex-Solidarité, maintenant simple citoyen, ou de Jaruzelski, simple valet des soviétiques ne représentant qu'une clique au pouvoir ? Devant une telle controverse, il faut, ou choisir son camp et écraser l'autre acteur en disant qu'il "se trompe" ou qu'"il ment" ou, pire encore, tracer une moyenne au milieu de ce nuage de points en comptant sur les statistiques pour penser. Il y a pourtant une autre solution, qui est de prendre le cadre relativiste et d'admettre que les acteurs sont en lutte pour définir les fondements de la sociologie, la nature de la société, la direction de la flèche du temps. Nous retrouvons toujours ces étranges relations : l'acteur s'émancipe s'il devient capable en pratique de définir son cadre de référence, le sociologue est privé en échange de tout surplomb et de tout métalangage, mais le résultat final est qu'il en sait plus et peut observer des conflits invisibles jusqu'ici, sans les réduire et sans peupler

l'univers d'informateurs à demi idiots ou, inversement, complètement machiavéliques.

II: sociologie cherche acteur a géométrie variable

Exemple 3 : le PDG m'a parlé de Rhône-Poulenc et de l'appui de l'Etat, mais en allant au Ministère de l'Industrie on m'a confié qu'au prochain conseil d'administration, un autre PDG serait désigné par le ministre.

A la réunion du 3 janvier où le PDG a proposé son plan de recentrement, un violent discours de Marc P., délégué syndical de la chimie, a accusé Rhône-Poulenc de vouloir brader la chimie lourde, saper les intérêts conjoints de la France et des travailleurs. A la permanence CGT de la branche chimie, X m'a expliqué que le camarade Marc P. avait parlé surtout en son nom propre ; un autre rapport, confidentiel, rédigé en grande partie par R., ingénieur chimiste, semble indiquer l'avenir de la chimie fine et en particulier de la marche rapide des recherches sur une certaine molécule HXR12.

Au centre de recherche d'Aubervilliers, l'ingénieur chargé de la nouvelle molécule HXR12 estime avoir résolu tous les problèmes fondamentaux, grâce à l'aide efficace du laboratoire CNRS de Strasbourg ; par contre, il est sceptique sur les possibilités d'industrialisation car les seuls catalyseurs qui ne s'empoisonnent pas trop vite sont hors de prix.

En sociologie prérelativiste, ces brutales variations dans l'identité des alliés et la nature des alliances ne portent pas à conséquence. Il suffit, en effet, d'éliminer des données les variations trop brusques, de façon à ramener les controverses chaudes à des états froids où un seul cadre de référence est donné (voir plus haut) ; il est ensuite possible de comparer ces variations à ce que le sociologue sait devoir exister, comme on compare une trajectoire en pointillé à la courbe idéale de sa fonction (le PDG a été "ramené à la raison" ; le syndicaliste a "enfin pris les mesures de ses limites" ; les intérêts de l'ingénieur sont "trop limités" ; le progrès technique "ne peut être accéléré", etc.). Connaissant l'espace et le temps et la composition du monde social, il est possible aux sociologues de juger ces variations. Il peut aussi éliminer froidement tous les alliés autres qu'humains ou sociaux (les molécules, les lits fluidisés, le benzène n'ont rien à faire dans l'histoire). Puisque le sociologue sait en principe qu'il y a des propriétés déterminées de la société, il se doit de ne pas suivre de trop près les illusions de ses informateurs.

En sociologie relativiste, au contraire, la variation des alliés est l'essentiel. En effet, puisqu'il n'y a pas en principe de cadre de référence, les efforts pratiques des acteurs pour le constituer et l'étendre aux autres acteurs-mondes est la seule chose qu'ils aient à leur disposition. Les acteurs n'ont pas des points de vue déformés sur une réalité unique, ils se battent pour former localement et pour un temps l'unicité de la réalité. D'un acteur à l'autre, le passage ne se fait donc pas par un détour *via* "la réalité", puis retour vers "un point de vue sur la réalité", mais par,

littéralement, tout ce qui tombe sous la main des acteurs. Les acteurs relativistes sont à géométrie variable.

La sociologie prérelativiste croit nécessaire à son exercice la définition *a priori* de la taille respective des acteurs. C'est pourquoi elle divise soigneusement la micro-sociologie de la macro-sociologie, les interactions du système plus large qui en fixe les limites, les effets inattendus produits par l'agrégation d'individus de ces mêmes individus, les infrastructures des superstructures. C'est même cette division *a priori* qui lui permet de juger de la qualité des explications ; celle-ci commet l'erreur d'oublier le système, celle-ci passe sous silence les interactions symboliques, cette autre attache trop d'importance à l'infrastructure, celle-là est trop locale et ainsi de suite. Parfois saisi par la passion de la classification, le sociologue peut, comme Habermas ou Touraine, multiplier les tableaux et les hiérarchies, ou bien encore choisir son camp et attacher son nom à un type d'acteur (Bourdieu au champ, Parsons au système, Crozier à la bureaucratie, Boudon à l'individu dépassé par les conséquences imprévisibles de ses actes).

En sociologie relativiste, s'il y a une chose que l'on ignore *a priori*, c'est bien la taille de l'acteur. Le PDG dit "Rhône-Poulenc veut redéployer la chimie fine". Quelle est la taille de Rhône-Poulenc ? Lorsqu'il dit cela, le PDG associe tous ses services, tout son Etat-Major, ses usines, ses centres de recherche, ses molécules, ses lois physiques, sa France... tout cela forme une volonté unique. Rhône-Poulenc agit comme un seul homme, le PDG. Mais s'il va partir demain, le PDG est un homme seul qui n'agit pas, mais qui rêve à ce qu'il aurait pu faire si Rhône-Poulenc l'avait suivi. Alors, quelle est la taille de Rhône-Poulenc ? Qui la représente ? Qui parle pour elle ? En sociologie prérelativiste, cette question est soluble en principe, même si en pratique une longue enquête pour la déterminer pourrait s'avérer nécessaire. En sociologie relativiste, cette question n'a pas de solution de principe. En pratique, pourtant, elle se résout tout le temps et de façon très simple. La solution a toujours cette forme : celui qui parle au nom d'autres est-il interrompu par les autres ? Non ? Alors, il a raison. Oui ? Alors, il a tort.

Avant que le lecteur ne se scandalise de ce laxisme, il convient de bien comprendre l'argument relativiste. Rendre à l'acteur la totalité de son monde n'est en aucun cas parler de "l'individu" ou opposer une sociologie de l'acteur à une sociologie du système, ou encore exalter le "vécu intersubjectif" ou le "monde intérieur" par opposition aux froides déterminations sociales. C'est simplement dire que la nature, la taille, la fonction de l'acteur sont indéterminées. L'acteur est toujours, donc, en principe sinon en pratique, à la recherche de son identité et parle pour cela au nom d'autres choses. Il est donc toujours un porte-parole, comme le Leviathan de Hobbes. Mais un porte-parole peut être cru et suivi, ou discuté et laissé seul. Sa "fidélité" à "représenter" ce dont il parle peut être discutée. Mais en dehors de la dispute et de la discussion, il est impossible de douter des paroles de l'acteur. Si le PDG me dit "Rhône-Poulenc veut" ; si l'ingénieur me confie "ces molécules ne peuvent subir les forces de Van der Waals à température

ambiante", c'est ainsi, à moins que d'autres ne les récuse, ne les redéfinissent et ne fassent parler autrement ce dont ils étaient le porte-parole.

Seule l'interruption explicite par un autre acteur, en sociologie relativiste, permet de douter, et non pas, comme en sociologie prérelativiste, la comparaison effectuée par le sociologue entre le discours de son informateur et des repères fixes. La controverse est ce qui permet de passer d'un acteur à l'autre. C'est notre transformée de Lorentz. Aussi longtemps que l'acteur dit la Nature, la France, l'Industrie, la Science, sans être interrompu, tels sont les acteurs à prendre en compte ; si d'autres disent "une conception de la Nature", le "Parti Socialiste", "Rhône-Poulenc", "le laboratoire de chimie fine", d'autres acteurs font irruption qu'il faut prendre en compte, sans les privilégier, ni douter d'eux avant que d'autres ne viennent les attaquer à leur tour. Dans cette controverse, pour définir l'acteur, sa taille, son droit et sa volonté, la victoire n'est pas assurée en principe, même si, en pratique, il y a des vainqueurs et des vaincus. C'est la principale différence avec la sociologie prérelativiste. Celle-ci voudrait qu'il y ait des combinaisons gagnantes, des associations légitimes, des liens logiques et, en gros, que le meilleur gagne. Cette conception fait honneur à son sens moral, mais elle est précisément absurde en sociologie relativiste. Ce qu'on ne peut prévoir, ce sont justement les associations gagnantes, les combinaisons légitimes et les liens logiques. Il nous faut insister sur ce point, parce que les lecteurs, gens honnêtes et sérieux, tiennent le plus souvent à la vérité, ce qui est tout à leur honneur, mais justement, ils ne voient souvent pas à quoi tient la vérité. Ils voudraient que la liste des acteurs soit close, et celle des associations fermée. C'est même alors, pour eux, que la sociologie deviendrait une science digne de ce nom. Pour nous, la sociologie ne peut devenir une science qu'en ouvrant complètement la liste des associations, car c'est de cette ouverture, et d'elle seule, que peut venir aux acteurs le supplément de force qui assurera la victoire.

Exemple 5: la ligne transcontinentale de la Bell décrite dans l'article de Hoddeson.

La compagnie Bell + projet de ligne transcontinentale + Physique de Millikan + électrons sans inertie + répéteur électronique = victoire, c'est-à-dire expansion de la Bell, de la Physique à la Bell, de Millikan, des étudiants de Millikan, des électrons, des répéteurs et de tous les commerces de San-Francisco et de la côte Est. Cette combinaison était imprévisible. Peut-on dire par avance qu'elle était réalisable ou irréaliste? En sociologie prérelativiste, oui, puisqu'un cadre de référence fixe permet toujours au sociologue de comparer à la réalité et de fixer le comportement de ses informateurs selon une gradation subtile : rêves, projets, utopies, idéologies, approches raisonnables, embryons de vérité, idée révolutionnaire, etc., selon une gamme aussi subtile que le classement dans les écoles d'ingénieurs. En sociologie relativiste, le degré de réalisme est indéterminable en principe, puisque selon le nombre d'alliés fidèles que se donne

un porte-parole sa volonté se réalise ou s'irréalise. La réalité est en question, en sociologie relativiste, alors qu'elle est hors champ ou supposée connue en sociologie prérelativiste. Le syndicaliste P., qui nie au PDG le droit de parler au nom de Rhône-Poulenc, irréalise celui-ci ; l'ingénieur, qui allie le projet grandiose de la Bell aux électrons sans inertie de Millikan, le réalise ; inversement, le PDG, qui oppose les contraintes du marché aux utopies socialistes de P., irréalise le syndicaliste, de même que l'électron qui ne transmet le signal qu'en état de vide poussé rend irréaliste le projet d'un répéteur électronique. Pour vaincre la pression des autres acteurs qui veulent vous irréaliser, il convient de se trouver encore d'autres alliés.

En sociologie prérelativiste, avec son cadre de référence fixe, sa composition connue au moins en principe et la réalité fixée, la cause d'un phénomène est toujours à rechercher en un point particulier. En sociologie relativiste, avec son cadre de référence en discussion, ses acteurs à géométrie variable, sa réalité fluctuante en fonction des alliances, la cause d'un phénomène n'est pas à rechercher en un point particulier, mais dans des circonstances, des occasions. Aux causes "sérieuses" et qui reproduisent les mêmes effets de la sociologie prérelativiste, il faut opposer les causes qui ne servent qu'une fois, les causes "jetables" de la sociologie relativiste. Rien ne prouve, par exemple, que la Bell pourra le coup d'après résister à ses compétiteurs en s'alliant les électrons de Millikan. Puisque la liste des alliés fidèles n'est pas fermée, les mêmes causes ne reproduisent pas les mêmes effets. Que peut donc faire l'acteur? Transmettre la pression à d'autres. Empêtrés dans leurs rêves de causalité, les sociologues oublient ce principe banal : l'alliance fait la force. En sociologie prérelativiste, la solidité vient d'un élément dur parmi d'autres, le système, la Lutte des Classes, les Infrastructures, l'Habitus. Ou bien cet élément dur est présent, et cela suffit à expliquer la solidité de l'ensemble ; ou bien il est absent, et n'importe quelle panoplie d'éléments, aussi longue et aussi complète qu'elle soit, ne suffit jamais, de l'avis des sociologues, à assurer une quelconque solidité à l'ensemble. En sociologie relativiste, la situation est exactement inverse. S'il y avait un seul élément solide qui soit cause de la solidité de l'ensemble, il volerait en éclat. C'est de la résistance des matériaux, et de l'élémentaire. La solidité ne peut être obtenue qu'en diffusant, transmettant, diffractant, éparpillant les pressions. La solidité ne peut donc jamais venir d'un élément, même prestigieux, mais d'une panoplie d'associations aussi hétérogènes que possible pour transmettre aussi loin que possible les pressions. Le modèle mythique de la sociologie prérelativiste, c'est Atlas portant le monde sur ses épaules. En sociologie relativiste, si Atlas portait vraiment le monde, il craquerait ; mais s'il ne le porte pas et transmet les pressions partout en réseaux, alors la terre ne pèse presque rien sur ses épaules, et son rôle n'est crucial que s'il consiste à transmettre à d'autres des forces.

Les deux modèles de sociologie sont formés sur des principes complètement différents. C'est parce que le cadre de référence est fixe que le sociologue sérieux peut repérer des causes stables et les rechercher dans des phénomènes solides plus déterminants que les acteurs à expliquer. Dans un tel cadre, l'histoire de la Bell ne

sera pas expliquée, par exemple, aussi longtemps que nous n'aurons pas introduit "le capitalisme" ou "les stratégies des multinationales et leurs groupes dirigeants", de même que l'histoire d'une molécule ou d'une pile électrique ne seront pas achevées, pour nos collègues sociologues, aussi longtemps qu'un groupe social bien délimité n'aura pas montré le bout de son nez. Le sociologue prérelativiste trouve toujours décevante l'explication relativiste, car celle-ci lui paraît être une liste d'alliés imprévisibles, qui cette fois-ci se sont unis pour un temps et localement. C'est un agrégat de causes circonstancielle. Ça ne fait pas sérieux, puisque manquent toujours les acteurs sociaux canoniques, c'est-à-dire justement "le cadre de référence" obligé de la sociologie qui permet de "fécondes généralisations". Inversement, vues de la sociologie relativiste, les explications prérelativistes ont beau être saturées par les acteurs canoniques auxquels il ne manque pas un bouton de guêtre, elles restent constamment décevantes. Il leur "manque" toutes les controverses sur la seule chose qui compte : l'allié $n+1$ qui permet d'emporter la victoire dans ces circonstances précises. Autrement dit, le sociologue prérelativiste croit important d'avoir une liste stable d'acteurs sociaux, alors que le sociologue relativiste juge crucial le flou qui existe dans la définition des acteurs, flou qui leur permet de s'associer à point nommé à toutes sortes d'acteurs non-sociaux. Pour le dire simplement, la sociologie prérelativiste croit que son objet, c'est le social --objet stable en principe, même si en pratique il est instable--, alors que le sociologue relativiste croit que son objet, c'est l'association --objets indéterminés en principe, mais stabilisés par la pratique. Querelle d'étymologie qui permet de garder le même mot pour pratiquer deux métiers assez différents (voir IV).

Cette incertitude relativiste sur le cadre de référence, la nature et le nombre des alliés permettant de le maintenir stable en pratique, ne nous rend nullement indifférent au problème de la vérité. Au contraire, seul le cadre relativiste permet d'expliquer, à titre de conséquence, pourquoi certains acteurs deviennent plus vrais, plus réels, plus certains que d'autres et pourquoi ils construisent un monde plus indiscutable. Est vrai ce qui tient à beaucoup de choses. En étudiant le nombre d'alliés et la solidité des associations, le sociologue relativiste peut expliquer la vérité, alors qu'en sociologie prérelativiste, la vérité n'est qu'une couronne de distribution des prix offerte au vainqueur (voir plus bas). La raison pour laquelle on confond souvent le mot "relativisme" avec l'indifférence au problème de la vérité tient à une confusion entre les principes et les résultats. Sous prétexte que, en principe, la société ne peut être déterminée --position commune au relativisme "savant" et banal--, on oublie que, en pratique, elle se détermine constamment en gagnant dans une controverse par la mobilisation d'acteurs imprévisibles --position propre au relativisme "savant" et omise par le relativisme banal. Prétendre, comme les ethnométhodologues ou comme les relativistes de l'École de Bath, qu'il n'y a rien de stable, rien de certain, rien de vrai, rien de réel, que tout est contextuel, relatif, local, est aussi puéril que de confondre la relativité d'Einstein avec le proverbe "des goûts et des couleurs on ne discute pas". C'est parce que "tout est relatif" que des combinaisons gagnantes sont possibles qui rendent indiscutables et irréversibles certains acteurs-mondes. Si le principe

relativiste est bien compris, c'est au contraire la capacité pratique de réaliser, de rendre irréversible, de créer la vérité, qui devient le centre de l'attention, et non quelque vaine "indexicalité" qu'on ajouterait aux combinaisons gagnantes, pour se rappeler qu'elles auraient pu perdre. Puisque Garfinkéliser est devenu un verbe, en anglais du moins, disons qu'on ne peut Garfinkéliser une centrale nucléaire. Non pas parce qu'en principe la centrale nucléaire échapperait aux associations, mais parce qu'au contraire elle y échappe si peu qu'elle a obtenu sa solidité d'un grand nombre d'associations devenues irréversibles. La sociologie relativiste a pour but de rendre l'inégalité entre associations manifeste, et non d'opposer l'égalité mythique des associations à la dure réalité.

La différence essentielle entre les deux cadres de référence réside donc dans la conception de l'acteur. A l'acteur situable et intégré dans des niveaux hiérarchiques, il convient de substituer un acteur à géométrie variable : l'acteur agrège autant d'alliés qu'il lui est possible pour se définir --il est donc multitude ; dès qu'il est interrompu par d'autres, il apparaît comme un porte-parole en conflit plus ou moins ouvert avec ses alliés --il est alors un ou multitude selon l'intensité de la controverse et la fidélité de ses alliés. Enfin, attaqué de toutes part, un acteur ne tient comme tel que s'il transmet toujours plus loin et plus finement les pressions qui s'exercent sur lui pour nier son droit à la parole --dans ce cas, il est champ de forces qui se transmettent. L'acteur n'a donc bien évidemment rien à voir avec un individu --bien qu'il puisse l'être--. Il est précisément si actif, cet acteur-là, qu'il ne peut être capturé comme être ou comme relation. Le comportement de cet être étrange crée un espace relativiste assez inhabituel, qu'il nous importe de distinguer maintenant du cadre proposé par la sociologie prérelativiste.

III : des transformées de Lorentz aux traductions de Serres

Avant d'aborder la façon dont les deux ensembles de postulats déterminent le métier de sociologue, il nous faut marquer la façon dont ils conçoivent différemment les déplacements. En effet, pour simplifier, on peut dire que ce qui est droit et continu en sociologie prérelativiste est courbe et discontinu en sociologie relativiste et, inversement, que ce qui est biaisé et détourné dans l'une devient rectiligne dans l'autre et ne requiert pas d'explication particulière.

Exemple 6 : Dans mes notes, je lis que le PDG de Rhône-Poulenc me dit : "la division chimie minérale perd de l'argent, notamment dans le secteur des produits chlores, je vais m'employer à dégraisser les effectifs". Interrogé plus tard, l'ouvrier représentant syndical P. m'explique que le dégraissage a bon dos : "en fait, les erreurs scientifiques et techniques qui ont fait choisir la chloration ont été catastrophiques ; si on ne continuait pas à verser des dividendes aux actionnaires, ils n'auraient pas à dégraisser, c'est eux qu'il faut dégraisser, pas les effectifs ; quand on fait des erreurs de gestion, c'est pas aux ouvriers de payer la facture, c'est à la direction ; de toutes façons, la région, qu'est-ce qu'elle va devenir ?"

En sociologie prérelativiste, il faudrait d'abord délimiter les acteurs, les compter, leur attribuer une force, puis faire exercer cette force à distance. Par exemple, on dira que le PDG représente les intérêts du capitalisme ou exprime les projets de la technocratie, que l'ouvrier représente les intérêts de sa classe. Certes, il peut y avoir, en pratique, un doute sur la force qui cause le phénomène. Le PDG peut vouloir défendre, non pas le capitalisme, mais l'existence de Rhône-Poulenc ; l'ouvrier P. peut représenter, non pas la classe ouvrière, mais la région de Pont de Claie. En cas d'incertitude, le devoir de l'analyste est d'identifier lui-même une force réelle, puis de transformer l'acteur en quelqu'un qui est agi par cette force, même s'il dit/croit/fait autre chose. "Cet ingénieur croit peser sur les orientations stratégiques de Rhône-Poulenc, alors qu'"en réalité" il est confiné dans la gestion et la négociation des détails". Cette opération définit deux types de déplacement. Les uns rectilignes, uniformes, qui sont évidents par eux-mêmes ; les autres discontinus, qui requièrent une explication. Que le capitalisme, la technocratie ou l'intérêt de Rhône-Poulenc exercent une force à distance n'est pas à expliquer, c'est le "primum movens" aussi évident que l'attraction universelle. Par contre, ce qu'il convient d'expliquer, c'est pourquoi l'acteur, bien que mu par l'une de ces forces évidentes, dit/croit/fait/semble faire autre chose. Cette déviation par rapport à la trajectoire doit être expliquée par une autre force, elle aussi invisible, mais que l'analyste ne doit pas hésiter à ajouter pour compléter l'analyse.

Dans une large mesure, la sociologie prérelativiste est inspirée par la physique de Newton. Le déplacement en ligne droite, la force d'inertie, ne lui pose pas de problème. Ce qui requiert une explication, c'est le freinage, la déviation, le ralentissement ou l'accélération par rapport à la force d'inertie. C'est même le titre de gloire de la sociologie que de s'efforcer d'être une physique sociale aussi newtonienne que possible : des acteurs bien définis, des effets quantifiables, des forces mesurables, etc. Que le capitalisme, ou le champ, ou le rôle, ou la socialisation, aient une influence sur les acteurs ne fait pas l'ombre d'un doute ; cette influence est d'ailleurs mesurable par de nombreuses statistiques et se prouve par le choix de groupes témoins bien alignés. En revanche, tout le doigté du sociologue de métier se mobilise sur les incertitudes, les contre-exemples, les paradoxes "apparents" : quelques pour cent d'ouvriers votent malgré tout pour Giscard d'Estaing ; etc. En multipliant les forces invisibles, on parvient à expliquer les déformations locales et à maintenir en existence les grandes lois du mouvement engendrées par la force des grands acteurs situés hiérarchiquement dans le cadre de référence.

La répartition de l'étonnement et de l'indifférence, de ce qu'il faut expliquer et de ce qui n'est pas à expliquer, est exactement inverse en sociologie relativiste. Qu'il y ait un déplacement rectiligne et continu quelconque est une prouesse rare qu'il faut expliquer en détail. Dans le monde relativiste, aucune force d'inertie ne vient prolonger l'effort ; il faut qu'un autre acteur se saisisse de l'objet à déplacer. Que le PDG veuille dégraisser l'usine de Pont de Claie est une chose,

qu'il puisse tout naturellement utiliser sans le moindre problème la force que lui donne "le capitalisme" en est une autre. Cette force, il ne l'a pas en sociologie relativiste. Il doit la composer sur le champ ; et avec quoi ? Mais avec bien d'autres choses que le capitalisme. De même, si le syndicaliste attend que "la classe ouvrière" lui donne la force de faire grève, il risque d'attendre longtemps et d'être au chômage avant d'avoir dit "ouf". Le sociologue classique, lui, peut compter sur des forces, même si elles sont absentes, puisqu'il les ajoute aux phénomènes --leur absence est même, pour lui, une preuve de leur présence "occultée". Mais l'acteur "ordinaire", celui dont le sociologue "explique" le comportement, doit mobiliser une armée pour faire mentir le PDG. Il mobilise "les dividendes versés aux actionnaires", les "erreurs de gestion", mais aussi, pourquoi pas, l'avenir de Pont de Claie, sa femme et ses enfants, tout, tout ce qui lui tombe sous la main. Contrairement aux sociologues classiques, les acteurs ne savent pas ce qui est fort et ce qui est faible, c'est même pour cela qu'ils se mesurent dans l'épreuve de forces. Le PDG se bat pour intégrer l'ouvrier P. dans son programme de "dégraissage", comme si les effectifs étaient de la cellulite et pour réduire la division de chimie minérale à ses seuls résultats comptables. L'ouvrier P. ne peut résister à cette réduction qu'en composant différemment les comptes ; la "graisse", pour lui, c'est celle des capitalistes auxquels il faut faire rendre gorge ; il réduit le PDG à une stratégie internationale de désinvestissement contraire à tous les intérêts des ouvriers, de la chimie, de la France, de la science, du monde, etc. Il peut, il doit, ratisser large, puisqu'il ne résistera à la pression qu'en la diffusant le plus loin possible.

La différence de perspective est complète dans les deux modèles. En sociologie prérelativiste, il y a des acteurs bien délimités qui ont de la force qui s'exerce à distance et en ligne droite sur d'autres. En sociologie relativiste, il n'y a pas d'acteurs, pas de forces et donc pas d'action à distance. Pour qu'un acteur se déplace, il faut qu'il se compose d'autres avec lesquels il doit négocier. En négociant, ceux-ci le déplacent, mais le transforment. Tel est le choix. Ou bien ne pas se transformer et ne pas se déplacer. Ou se déplacer et être transformé, c'est-à-dire composé de multitudes qui suivent d'autres buts. Ne se déplacent, comme le montre Serres, que des "quasi-objets". Le furet du jeu n'a pas de force d'inertie. Il passe de main en main et ce mouvement seul le déplace. Quelqu'un peut le lâcher, quelqu'un peut le cacher, quelqu'un peut le lancer.

Après Serres, nous appelons ce mode de déplacement traduction. L'opération de traduction élémentaire consiste à confondre deux ensembles d'intérêts, à les identifier de façon floue de sorte qu'un acteur, en se déplaçant, déplace l'autre. Le flou, la confusion, la négociation, la trahison, la combine, sont constitutifs de ces rapports. La clarté, la délimitation, la clôture de la liste d'acteurs proposés par la sociologie prérelativiste tuerait à coup sûr la traduction de la sociologie relativiste. En revanche, qu'un ordre soit obéi, qu'une volonté se manifeste, qu'un pouvoir s'exerce, voilà des événements rares, des miracles statistiques aussi étonnants que si, au jeu du téléphone, le premier et le dernier du cercle d'enfants reproduisaient le même message. En sociologie relativiste, on le

voit, la "grande taille" des acteurs est un résultat toujours obtenu par composition. Il est bien vrai qu'à un certain niveau de controverse, c'est l'avenir de la France, de la chimie et du monde qui sont liés, associés à la survie de l'ouvrier P. ou, au contraire, au dégraissage de l'usine de Pont de Claie. Ce rapport du local au global, ce chemin est celui de l'enrôlement progressif, de la traduction. Que l'avenir de la France et celui de la classe ouvrière soient liés à la grève de Pont de Claie n'est pas une donnée, comme en sociologie classique, c'est le résultat provisoire et local d'une association hétérogène d'alliés tous fragiles et qui tous peuvent trahir à la moindre alerte. Que le "capitalisme" ou la "technocratie" puissent agir, qu'il y ait des "effets de système", ou des "stratégies", ou des "champs", n'est pas du tout impossible en sociologie relativiste, mais au lieu d'y voir les causes dont la seule présence explique l'action, on y voit les effets provisoires d'une composition des acteurs, composition qui ne tiendrait pas sans beaucoup d'autres alliances. "Faire système", c'est de bonne guerre ; cela ne veut pas dire qu'il y ait un Système social, mais que, localement, on peut gagner de la force en invoquant les coups déjà joués. La différence de perspective est essentielle car le coup d'après, loin de jouer le système, l'acteur pourra au contraire invoquer des causes particulières et locales, la défense de Pont de Claie. En sociologie prérelativiste, cette incertitude, ces débrayages soudain, ces trahisons gênent. On veut, on doit les éliminer. Mais en sociologie relativiste, elles deviennent l'essentiel de l'enquête. Le même ouvrier P. invoque la chimie des chlores, la classe ouvrière, les bilans comptables, l'histoire lorraine, de même que le PDG, faisant flèche de tous bois, parle de la volonté de Mitterrand aussi bien que du marché mondial et de la misère des jeunes qu'il ne peut embaucher faute de dégraisser la division chimie minérale qu'il juge archaïque. Une fois de plus, nous retrouvons, à la place des grands acteurs déterminants de la sociologie prérelativiste, une liste mélangée et hétérogène qui explique, entre autres, pourquoi, dans la bataille, on se sert pour gagner de grands acteurs.

De même que le mouvement rectiligne uniforme, qui ne pose aucun problème au sociologue classique, devient la rareté à expliquer une fois passé dans le cadre relativiste, de même les déviations par rapport à la trajectoire, qui sont si importantes pour le sociologue classique, ne posent aucun problème au sociologue relativiste qui ne les explique même pas. Le sociologue sérieux a, en principe, des acteurs, le plus souvent doués de force qui en meuvent d'autres à distance. En pratique, toutefois, il n'obtient le plus souvent qu'une superbe confusion, puisque personne n'est d'accord sur qui représente qui, qui agit et qui n'agit pas. Le sociologue sérieux doit donc ordonner cette confusion et classer les prétentions de ses informateurs. Mais dans cette opération de classement, le sociologue se trouve au milieu de paradoxes de plus en plus graves qui l'obligent à des inventions de plus en plus délirantes. Comme aucun acteur n'obéit aux mouvements que les "forces réelles" sont supposées susciter, le monde se peuple de fous, d'inconscients, de gens manipulés ou aliénés, au milieu desquels circulent parfois d'admirables cyniques et des manipulateurs machiavéliques. Le maintien du cadre prérelativiste permet des déformations aussi étonnantes que l'éther des physiciens d'avant

Einstein. Par exemple, même si la classe sociale n'agit pas, on peut dire qu'elle agit "en soi" sinon "pour soi". Mieux encore : comme tous les acteurs sont à la fois manipulés par les forces fixées par le sociologue et manipulant les autres, ils ont des stratégies, mais comme ces stratégies sont implicites, le sociologue n'hésite pas à dire qu'elles sont explicites mais inconscientes. Le stratège "omni-inconscient", tel est le monstre créé lorsqu'on veut maintenir le cadre prérelativiste et suivre quand même d'un peu près les controverses entre acteurs. Nous jouâmes à ces jeux quand nous étions petits, et quelques-uns en sont morts.

On ne peut nous accuser de tout vouloir compliquer car tous ces phénomènes sont, dans le cadre relativiste, rendus beaucoup plus simples que dans l'autre. Tout acteur va droit, pense droitement, et est aussi conscient/inconscient, implicite/explicite qu'aucun autre. L'ouvrier giscardien n'est ni plus ni moins monstrueux que l'ouvrier dévoué corps et âme au Parti. Comme le cadre de référence qui permettrait de définir le droit et le dévié, le logique et l'illogique, est ce qui est en question et ce qui se compose dans la controverse, il est absolument superflu pour l'observateur de vouloir organiser une distribution des prix. De même que les degrés de réalisme ou d'irréalisme se mesurent dans l'épreuve de force entre acteurs, de même le degré de logique ou d'illogisme s'éprouve localement. Nous ne savons rien sur l'illogisme d'un raisonnement, l'aberration d'un comportement, la candeur d'un aveu, hors de la controverse entre acteurs. "Logique", "aberrant", "faussaire", "cachotier", sont des injures ou des louanges jetés dans le combat par un acteur à l'autre. Ce ne sont pas des termes permettant d'analyser ces combats. Exit la fausse/bonne/mauvaise/in/ conscience, les arguties sur l'en soi et le pour soi, les byzantines controverses sur la "simple pratique" et la conscience du sociologue savant. On ne peut rien ajouter aux acteurs et ceux-ci en savent bien assez sans nous.

Ce qui est droit, continu et improblématique dans un cadre, est courbe, discontinu et problématique dans l'autre ; ce qui est dévié, inégal et problématique dans l'un, devient droit, égal et sans histoire dans l'autre. La "physique sociale" dans les deux cadres de référence est méconnaissable. Si la physique prérelativiste est d'apparence newtonienne, la physique relativiste ne ressemble guère à celle d'Einstein. Avec ses acteurs émancipés et son monde plein où rien ne se transmet que par composition et trahison, c'est plutôt à Paracelse qu'elle ferait penser ! Aux transformées de Lorentz qui permettent de rétablir partout l'équivalence des observations et de maintenir quoiqu'il arrive la superposition de deux points de vue, même si les signaux transmettant l'information sur les appareils de mesure ne peuvent aller plus vite que la vitesse de la lumière, nous opposons les traductions de Serres qui permettent de découvrir sous les équivalences construites et consolidées par chaque acteur, l'ensemble des inéquivalences originelles. "L'intérêt de Rhône-Poulenc d'investir dans la chimie fine" n'est ni faux ni vrai, ni limité ni illimité, ni droit ni déformé : il est l'état des forces que son PDG a pu rassembler pour constituer cet intérêt. La relation entre acteurs ne se fait pas par une simple transformation des mesures, comme chez Einstein, mais par la révélation de tout le travail qui établit entre autres les mesures. De même qu'aucun signal de mesure ne

peut dépasser "c" en physique relativiste, de même en sociologie relativiste, aucune affirmation concernant les autres acteurs ne peut sortir du cadre de référence que l'acteur projette devant lui pour se déplacer. En conséquence, l'acteur à géométrie variable défini en III ne peut transmettre des forces de façon prévisible, puisque celles-ci peuvent toujours être retraduites et réorientées. Plus qu'un semi-conducteur, il est multi-conducteur incertain. Parfois, il transmet comme une courroie de transmission, parfois il absorbe comme un corps mou, parfois il renvoie comme une surface dure, parfois il dévie, parfois il réfracte, parfois il se met hors-jeu ou devient, au contraire, l'acteur principal dont la volonté porte la parole de tous les autres. La physique sociale construite avec un tel acteur, on le comprend aisément, n'aura rien de commun avec celle des acteurs définis, hiérarchisés, homogènes et doués de force de la sociologie prérelativiste.

IV: Les métiers de sociologues

Lorsqu'on parle de droit et de courbe, de rectitude et de déviation, comme nous venons de le faire, on parle toujours éthique. C'est sur ces différences à la fois épistémologiques et morales que nous souhaitons terminer cette exploration des deux cadres de référence.

Exemple 7: "le fait d'être catholique, ouvrier et d'habiter à Roubaix, ne prédétermine-t-il pas le vote aussi sûrement que le réseau de neurones transforme l'éclat lumineux en battement de paupières ?

Les décisions de redoublement à l'entrée en sixième sont prises en fonction de critères qui varient avec l'origine sociale. Si je suis ouvrier spécialisé, si mon fils est en retard et a des notes moyennes, je le sors du système scolaire. Quand on saute à une autre catégorie sociale, la rationalité change, un point de moyenne ne conduit pas à la décision de redoubler".

Le devoir du sociologue prérelativiste devant de telles régularités est d'en vérifier l'alignement, puis de les expliquer à l'aide de l'une des forces qui apparaît au bout du parcours et qui est dite cause de toutes les autres. L'efficace de l'alignement se trouve ainsi placée, par exemple, dans l'appartenance de classe, dans l'habitus, dans les formes de rationalité ou dans n'importe quel élément qui se trouve en dernier dans la liste. Que cet habitus ou cette appartenance soient présents, et toutes les autres décisions s'alignent aussi sûrement que de la limaille de fer mise en présence d'un champ magnétique. Une fois l'alignement vérifié et la cause attribuée, le devoir du sociologue est de développer son explication qui donne ainsi à l'ouvrier-catholique-habitant-Roubaix la conscience des déterminations qui lui manquait. Fort de cette compétence, le sociologue peut ensuite découvrir les mêmes alignements et les mêmes causes même là où les statistiques sont moins nettes, et même si les informateurs nient farouchement. Le devoir moral du sociologue réside dans ce courage qui lui est nécessaire pour désigner les déterminations cachées lorsqu'elles n'apparaissent pas et lorsqu'elles

sont déniées par les acteurs. C'est à ce prix, pense-t-il, qu'il fait œuvre scientifique, et l'on sait par une certaine "Leçon sur la Leçon" à quels degrés de subtilité cela peut mener.

Malheureusement, en sociologie relativiste, ces déterminations ne sont jamais évidentes. Les statistiques du vote ouvrier à Roubaix ou du redoublement en sixième n'expliquent pas une détermination cachée, elles ne font que recueillir, en fin de parcours, le travail de détermination encore incertain effectué par les acteurs. Le lien entre vote, religion, classe, n'est pas un métalangage, il est l'un des moyens constamment employés par les hommes politiques pour réaliser le vote : "comment, vous, un bon catholique, vous voteriez pour les communistes athées?". Tous les alignements que le sociologue croit découvrir sous la pratique sont déjà établis par les acteurs. Le candidat se place au bon en droit pour recueillir le bulletin de vote, comme l'on recueille les eaux de ruissellement par dérivation successives. L'alignement statistique confirme le travail effectué par l'aligneur, il ne l'analyse pas plus que le chiffre marqué sur un compteur à gaz n'analyse l'affaire du gazoduc franco-russe. En croyant expliquer quelque chose par les statistiques, l'analyste ne fait qu'entériner les épreuves de force des acteurs. Son métalangage est un infralangage.

Le résultat chiffré des déterminations cache toujours la fabrication de l'appareil de mesure qui permet le chiffrage. Il en est ainsi en science comme en politique. Comme les statistiques de l'INSEE ou le calcul des neutrinos solaires, le vote ou le redoublement en sixième sont les résultats finaux de la construction d'appareils de mesure qui ont rendu équivalents des phénomènes inéquivalents. Au lieu d'expliquer les "données" de l'entrée en sixième, la sociologie relativiste se concentre sur la fabrication de ces "prises" : comment transforme-t-on les parents en décideurs (au lieu de laisser la décision à l'instituteur), comment fait-on de la décision une dichotomie (redoublement ou non), comment se fabriquent les critères de décisions et les seuils (notations, âges limites, durée prévisible des études), comment se décide la liste des sanctions visibles et invisibles (coût des études, dissonance culturelle). Le tableau statistique n'a aucun sens avant que tous ces alignements n'aient été opérés. Après qu'ils l'ont été, il n'a plus guère d'intérêt, toutes les décisions importantes ayant été prises en amont. Le sociologue prérelativiste se croit supérieurement malin parce qu'il capte les statistiques finales, alors qu'il se situe en aval de toutes les déterminations et à la remorque des acteurs qu'il prétend dominer. En sociologie relativiste, au contraire, comme dans la physique du même nom, la fabrication des instruments de mesure occupe le centre de l'attention. Celui qui construit l'instrument tient tout, quant aux lectures qu'on peut y faire après coup cela ne compte guère, sauf pour gérer des situations acquises, entretenir des réseaux, surveiller des montages. Une fois de plus, la sociologie prérelativiste se trouve bien adaptée à des situations stables et des acteurs froids, et inopérante en période d'instabilité ou de construction.

Etudier en aval les alignements stables et lents ne gêne évidemment pas le sociologue prérelativiste puisque, comme nous l'avons vu plus haut, le mouvement

rectiligne uniforme est pour lui une évidence. En sociologie relativiste, au contraire, ces alignements sont l'exception rare. S'ils deviennent fréquents, c'est qu'un travail énorme a été effectué en amont pour les maintenir et les entretenir ; c'est donc ce travail qu'il faut étudier. Que le voisin de palier de l'ouvrier-catholique-habitant-Roubaix-qui-vote-pour-Mauroy vote, lui, pour Giscard d'Estaing, voilà, en sociologie classique, un paradoxe qu'il faut expliquer. Mais en sociologie relativiste, cela n'a rien d'étonnant. Une multitude de circonstances devraient les faire voter différemment. Ce qui est extraordinaire, au contraire, c'est que l'appareil du vote permette d'arracher aux circonstances une certaine régularité et de construire, sur fond de traductions, un ou deux chiffres un peu stables qui permettent de mesurer la force relative du PS et de l'UDF. Encore une fois, l'étonnement et l'indifférence sont inversés dans les deux cadres. La régularité est normale dans l'un et exceptionnelle dans l'autre. Du coup, l'appareil de mesure n'occupe aucune place en sociologie prérelativiste alors que son établissement occupe la place essentielle dans le cadre relativiste. Parler de "métrologie" serait même une façon de définir la sociologie relativiste.

A dire vrai, chaque sociologie accuse l'autre d'être "à la remorque des acteurs". Pour un sociologue classique, la définition du sociologue relativiste est un vrai appel à la lâcheté. Il s'interdit de définir les acteurs. Il ne doute que par la controverse entre acteurs. Il refuse d'ajouter des forces si elles ne sont pas composées *in actu* ; quand il tombe sur une détermination un peu stable, il n'y croit pas, mais étudie le réseau de mesure qui la stabilise ! C'est une vraie carpette, ce sociologue relativiste ; il suit les acteurs comme un petit chien et ne leur ajoute rien, allant de tautologie en tautologie. Mais, inversement, pour un sociologue relativiste, la façon d'enquêter du sociologue classique est une école du crime ! Le sociologue croit expliquer des effets par des causes qui sont justement les effets à expliquer ; il s'arroge le droit d'inventer des causes même lorsque rien ne les manifeste et voit dans la dénégation des acteurs la preuve qu'elles sont bien actives ; il prend pour une explication ce qui est le résultat comptable final d'un instrument qu'il n'étudie pas ; il accuse constamment de distorsion, d'illogisme et de fausse conscience des informateurs qu'il croit en dessous de lui, alors que ceux-ci lui font avaler des couleuvres et l'utilisent sans même qu'il s'en aperçoive ; il croit produire un métalangage alors qu'il repasse pour la nième fois les associations faites par les acteurs comme on repasse un pli de pantalon ; c'est une vraie bonne à tout faire.

Les conséquences éthiques des deux cadres de référence sont, on le voit, antinomiques. A la morale du non-dit s'oppose la morale du "oui-dit". Pour le sociologue prérelativiste, lui interdire de critiquer la société au nom d'autres acteurs absents ou inavoués, c'est lui enlever toute fonction émancipatrice et toute capacité de connaissance. Pour ne pas être à la remorque des puissants, il lui faut pouvoir fixer le cadre de référence et y situer la position relative de tous ses informateurs. Là est le paradoxe : les sociologues prérelativistes passent leur temps à relativiser les points de vue de leurs informateurs (les dominants par les dominés, l'illusion d'un choix libre par les régularités statistiques, l'illusion des

déterminations par les irrégularités statistiques). Ils se font même gloire de ce "travail du relatif", mais ils ne l'appliquent jamais au cadre de référence qui leur permet ce relativisme. Inversement, en sociologie relativiste, la fonction émancipatrice vient de ce que rien n'est ajouté aux acteurs et à leurs controverses. De ce fait, on peut y voir se dérouler l'ensemble des opérations de constructions des acteurs (y compris parfois celles d'un cadre de référence hégémonique), et donc se composer peu à peu la puissance. Au lieu de maintenir la présence d'acteurs sociaux importants mais inopérants, la sociologie relativiste préfère suivre comment, en pratique, les acteurs constituent la puissance par le recrutement d'alliés imprévisibles et métissés.

Parmi ces alliés utiles à la constitution d'associations stables et de macro-acteurs, le sociologue relativiste n'a aucune peine à discerner les sociologues sérieux. En "étudiant" la société, en "découvrant" les mécanismes secrets, en "révélant" les véritables acteurs, en comptant les opinions, les sociologues sérieux contribuent à la stabilisation de certains acteurs. En effet, puisqu'en principe il n'y a pas de propriétés fixées de la société, toute détermination pratique de ce qu'est la société va avoir sur cette société un effet considérable. Ce qui est, dans le cadre prérelativiste, une vertu de connaissance, devient dans le cadre relativiste une vertu de "performance". Les sociologues, comme tout le monde, sont engagés dans le travail éminemment pratique de réaliser la société. Ils n'en savent pas plus que les autres, mais certainement pas moins ! En transformant des associations faibles en associations fortes, des lignes pointillées en lignes pleines, des intuitions en lois sociologiques, ils produisent le social au même titre que toutes les autres professions et les autres -logies.

Une certaine ironie se dégage de la comparaison entre les deux cadres de référence. Dans le cadre prérelativiste, la sociologie est une science qui produit un métalangage par la révélation des principes sous la pratique, mais c'est une science qui se désespère de ne pas parvenir à une certitude suffisante et qui voudrait prévoir ou compter davantage, découvrir les ultimes fondements, trouver des acteurs plus stables et plus forts ou élaborer des interprétations plus fécondes. Bref la sociologie est une science qui rêve, soit d'imiter celles de la nature, soit de découvrir les significations cachées. Dans le cadre relativiste, au contraire, cette sociologie prérelativiste ne devrait pas se désespérer ; elle est déjà aussi efficace que les sciences naturelles ! Elle permet, non seulement de connaître, mais aussi et surtout de performer le social en transformant par tous les moyens des alliances peut-être faibles et éphémères en associations fortes et durables par la mobilisation de troupes fraîches. S'il y a bien une critique qu'il est superflu de faire à la sociologie classique, c'est celle de n'être pas assez scientifique ou d'être par trop éloignée de la "réalité" sociale quotidienne. Elle l'est bien assez, elle est même la plus croyante des sciences, la plus naïve, celle qui croit le plus "à l'objectivité", à la pureté, à la nécessité d'être extérieure. C'est bien ce qui l'empêche d'étudier les autres. Quant à la sociologie prérelativiste, vue du cadre relativiste, elle n'a rien d'extraordinaire. Elle est un métier comme un autre qui choisit d'autres matières et d'autres alliances. En suivant les acteurs sans rien leur ajouter et en les laissant

libres de se faire tout un monde, aussi bizarre qu'il soit et fait d'alliés aussi imprévisibles qu'ils le souhaitent, elle obtient, localement, une certaine objectivité. Celle-ci n'est pas un état d'âme, une vertu morale, mais un résultat pratique ; il s'agit évidemment d'un quasi-objet obtenu dans et par la controverse : elle objecte et on lui objecte.

Ce résultat est-il obtenu par quelque méthode particulière ? Non, les précautions méthodologiques occupent beaucoup les sociologues sérieux. Ils espèrent, en limitant le droit de parole, produire une explication qui soit ainsi plus crédible. Cette stratégie, qui est celle de toutes les disciplines scientifiques, n'est pas vraiment nécessaire dans le cadre relativiste. Puisque les sociologues n'en savent ni plus ni moins que les autres, cela permet, et de suivre les acteurs, et de libérer le sociologue. Il peut imputer des causes, répartir des effets, constituer le cadre de référence aussi librement que n'importe qui. Le sociologue relativiste n'a pas besoin de se mettre un bœuf sur la langue pour parler. Au contraire, l'inflation de précautions de méthode, comme on peut le voir par exemple chez Cicourel, et de façon paranoïaque chez les ethnométhodologues, est plutôt l'indice d'une grande naïveté. L'ethnométhodologie a explicitement pour but de protéger l'informateur et de ne rien lui imposer *a priori* ; mais c'est avouer que le sociologue se croit capable *a posteriori*, une fois toutes ces précautions prises, de faire mieux que l'informateur. Mais après comme avant elles, il ne fera pas mieux, il fera même souvent pire, en tous cas toujours autre chose. Il suffit de lire les ethnométhodologues pour s'en persuader : le clair, ondoyant et passionnant discours des acteurs est constamment interrompu par la prose méticuleuse, homogène et prévisible de l'analyste précautionneux. En croyant se rapprocher de l'informateur au plus près, ils s'en éloignent au contraire à toute vitesse, puisqu'ils se refusent à eux-mêmes la même liberté qu'aux dits acteurs. Ce puritanisme est honorable, mais il appartient entièrement au cadre prérelativiste.

Les précautions de méthode sont utiles comme moyen d'accroître la crédibilité, pour élever un discours en surplomb sur un autre et pour servir d'alliés "de poids" dans les combats pour performer le social. Comme la sociologie relativiste ne cherche pas à performer le social, ce poids lui est inutile. En conséquence, elle peut s'accorder ni plus ni moins de liberté que les autres acteurs. A la morale du "oui-dit" s'ajoute une règle de langage : parler au moins aussi clairement et aussi librement que l'informateur. Au lieu des affres délicieuses du métalangage, la sociologie relativiste ne connaît que des langages. Du point de vue pratique, son but est assez simple. On reconnaîtra la sociologie relativiste au fait que la prose qui entoure les citations des informateurs sera au moins aussi bonne, aussi imprévisible, aussi bien tapée, aussi explicite, que celle des dites citations. On le voit, les prétentions de cette sociologie-là sont des plus modestes!

Pourquoi cette exigence d'égalité entre le sociologue et l'informateur devient-elle aussi cruciale? Mais parce que l'égalité crée des conditions de preuve, complètement différentes de celles obtenues par le surplomb de la sociologie prérelativiste. Pour celle-ci, la valeur d'une explication repose sur l'opinion

d'autres collègues sociologues, mais jamais sur celle des informateurs dont il faut au contraire se méfier comme de la peste, à moins, comme chez Touraine, que le sociologue n'accepte de leur servir de torche ou de conscience malheureuse. Cette règle générale souffre une exception significative, exception qui causa jadis notre révolte. Quand il s'agit de science ou de technique, il convient de respecter absolument la parole de l'expert qui devient juge de ce que le sociologue propose, et celui-ci ne peut rien ajouter à la science, il ne peut que la commenter ou la faire connaître au vulgaire. Dans les deux cas, les privilèges du sociologue ou ceux de l'expert, évidents pour la sociologie prérelativiste, deviennent exorbitants une fois passés dans le cadre relativiste. Puisque le sociologue est un acteur comme les autres, il peut très bien proposer son interprétation. L'épreuve de vérité sera de convaincre, non pas ses collègues, mais d'autres acteurs, et en particulier ses informateurs privilégiés. Cette exigence paraît faible tant que l'on ne s'occupe pas de sciences et de techniques ; elle est maximale lorsqu'on s'en occupe.

L'épreuve de vérité, en sociologie relativiste, est définie par le risque pris par l'analyste. S'il répète simplement les positions de ses informateurs, il ne prend pas le moindre risque, puisqu'il entérine les décisions prises par eux. Il fait au mieux du tourisme le long de réseaux que d'autres ont préparés pour lui. C'est une visite guidée sans surprise et arrangée d'avance. Mais si le sociologue interprète au-dessus de ses informateurs en créant un métalangage qu'ils ne peuvent interrompre, il ne prend aucun risque non plus. Il ne se bat que contre ses collègues, à l'intérieur des réseaux disciplinaires ; la violence des combats y est, certes, très grande, mais l'enceinte du combat est entièrement protégée (le plus souvent, d'ailleurs, le risque est encore plus faible puisque l'interprétation se fait avec peu d'informateurs, en leur absence et sans parler à d'autres collègues qu'un petit groupe déjà convaincu).

Sa dignité, la sociologie relativiste la trouve lorsqu'elle oppose à l'informateur une autre interprétation de ce qu'il dit et fait, et cherche à le convaincre sans le fuir. Par exemple, le sociologue, parlant à des microbiologistes, ne croit pas ce qu'ils disent de leur science, interprète la microbiologie dans ses propres termes, résiste à la controverse que cette redéfinition suscite. C'est cette recherche d'une fraternité conflictuelle avec des gens trop admirés qui fonda naguère le projet d'une anthropologie des sciences : je n'y connais rien, ce n'est pas une raison pour ne pas comprendre ce qu'ils font, je veux comprendre ce qu'ils font dans mes termes et non qu'ils m'absorbent dans les leurs, mais je ne veux pas me protéger de leurs critiques en prétendant produire un métalangage. Leurs dénégations ne prouvent pas que j'ai raison, mais pas non plus que j'ai tort. Leur accord ne prouve pas que j'ai tort, mais pas non plus que j'ai raison. Négocions terme à terme et pied à pied, sans rien lâcher qu'ils n'aient pris et sans rien prendre qu'ils n'aient cédé. En cela, nous ferons comme tous les autres acteurs, sans privilège et sans inhibition. Au fait, la sociologie relativiste a bien une méthode : faites n'importe quoi pourvu que se construise le mécanisme expérimental de cette négociation impitoyable entre ceux qui se prétendent analystes et ceux qui peut-

être leur refusent cette aptitude. Le risque pris est la seule mesure de la vérité. Certains trouveront que c'est une bien faible mesure. Qu'ils l'essaient d'abord...

Conclusion

Les deux cadres de référence présentés ici sont tous les deux parfaitement cohérents, s'excluent mutuellement et ont chacun une représentation de l'autre : dans le cadre prérelativiste, la sociologie relativiste est une absurdité ; dans le cadre relativiste, la sociologie sérieuse n'apprend pas grand chose. On ne peut les distinguer peut-être que par le type de phénomènes étudiés. A vitesse faible, à température ambiante, pour des phénomènes visibles à l'œil nu et déjà identifiés en grande partie par les acteurs, la sociologie prérelativiste est parfaitement à l'aise et ne pose, il faut y insister, aucune difficulté de principe, même si en pratique elle a toujours devant elle de nombreuses petites difficultés à résoudre. Nous n'avons avec elle aucune querelle, sinon qu'elle se croit souvent "plus forte" que ses informateurs, alors qu'elle pourrait, en cessant de se croire supérieure, leur être au moins égale.

A vitesse élevée, à température forte, pour des phénomènes invisibles à l'œil nu et qui varient très rapidement, pour des associations changeantes encore fragiles et neuves, cette sociologie prérelativiste est, en revanche, complètement inopérante. Qu'on nous comprenne bien. Elle est fort utile et terriblement efficace pour constituer le social et refroidir ou réchauffer certaines alliances. Comme instrument pratique, elle sert aux acteurs à dé-finir la société, c'est-à-dire à l'achever. Mais comme analyse de ces constructions, elle reste d'autant plus aveugle qu'elle se croit extra-lucide. Bon instrument de discipline, de comptage, de gestion, de sondage, la sociologie n'a aucune "fonction émancipatrice". Ce qui est lourd et sérieux en elle, c'est ce qu'elle méprise le plus : ses archives, ses questionnaires, ses statistiques ; quant aux "explications" ou "interprétations" dont elle est si fière, "tout le monde peut en faire autant", comme dit fort justement le sens commun.

Il n'y a aucune raison de préférer le cadre relativiste à l'autre, tant que l'analyste ne choisit pas comme objet d'étude la construction des faits scientifiques ou des artefacts techniques, c'est-à-dire l'objectivité. Nous ne disons pas que la sociologie prérelativiste est fautive, nous disons simplement qu'elle ne peut pas développer une sociologie des sciences et des techniques, et en même temps survivre au choc. Elle doit donc, comme nous l'indiquions dans l'introduction, soit abandonner ces objets comme elle l'a toujours fait depuis sa naissance, soit subir les transformations que nous avons indiquées. Ces transformations paraîtront à beaucoup une trahison de son projet et de son histoire. Nous pensons, mais c'est une opinion personnelle, qu'elle en est la continuation. Bien plus, que l'obstacle principal au développement de la sociologie même classique, c'est sa timidité devant les sciences et les techniques, cette impasse qu'elle a faite sur ce qui détermine à la fois le monde naturel et le monde social.

En utilisant l'expression de relativité, nous avons pris évidemment un risque, celui d'être confondu avec la modification qu'Einstein fit subir à la

physique. Il y a entre les deux une différence essentielle. Le terme "relativité" exprime la raison d'être de la physique einsteinienne : maintenir les équivalences coûte que coûte. Il s'agit donc de sauver l'universalité des lois de la Nature qui doivent être vraies quels que soient les systèmes de référence des observateurs. Pour obtenir ce résultat, Einstein se voit contraint de transformer l'espace en espace-temps et de courber ce dernier. C'est à ce prix --qui n'est pas cher payé malgré ce qu'on en dit-- qu'il peut maintenir l'équivalence des observations : deux points confondus sont et demeurent confondus quel que soit l'œil qui les regarde. Admettre la pluralité des espaces-temps, perdre en route l'indépassable distinction entre masses et énergies, pour maintenir des équivalences minimales par lesquelles la stabilité du cosmos est garantie, tel est le projet d'Einstein. Or, le cadre d'analyse que nous avons baptisé du même nom de "relativité" veut maintenir l'inéquivalence de principe des observateurs. L'équivalence est le résultat d'un travail et non le point de départ de l'analyse. Partir des équivalences, c'est, pour Einstein, le postulat d'où découlent les transformations permettant de passer, comme il dit, d'un "mollusque de référence" à un autre. A l'inverse, les "traductions de Serres" montrent les équivalences en voie de construction : comment unifier les observateurs, comment passer parfois de façon droite et prévisible d'un point à un autre. Le choix est simple: si vous voulez maintenir cette équivalence minimale et transporter partout deux points superposés qui resteront superposés, alors prenez les transformées de Lorentz, vous voyagerez partout confortablement des trous noirs aux infiniment petits. Si vous ne souhaitez pas maintenir cette équivalence et que vous acceptiez de voir se transformer le long du chemin ce que vous y transportez, alors prenez les traductions de Serres. Le voyage sera peu confortable car les chemins n'existent pas encore ! On assiste à l'établissement de ces chemins. Il y a autant de différences entre les deux projets qu'entre savoir conduire une voiture et savoir construire une autoroute.

Le lecteur comprend pourquoi, après l'avoir utilisée, nous prenons nos distances avec l'expression "relativité". Le projet métrologique d'Einstein est un cas d'étude privilégié pour la sociologie relativiste puisque c'est l'un des plus puissants stratagèmes imaginés pour établir et stabiliser les observations élémentaires et les instruments de mesure. Il n'y a aucune raison pour que le sociologue ne fasse pas une sociologie de la théorie de la relativité, pour qu'il ne propose pas son interprétation et ne cherche pas la confronter à la critique des physiciens. C'est même un bon exemple du risque dont nous disions plus haut qu'il était la seule mesure de la vérité. Il est même possible de dire que, dans le cadre relativiste, faire une sociologie d'une science comme la physique où il est toujours question de système de référence, d'équivalence, de transformations, ou d'une science comme la chimie avec ses éléments, ses combinaisons, ses dissociations, ses transformations, est un problème plus facile à résoudre, plus "mou", que de parvenir à expliquer comment une intention de vote peut se corrélérer avec l'appartenance à un groupe social. Ce dernier problème est vraiment difficile à résoudre et vraiment "dur". Le lecteur comprend enfin pourquoi nous choisissons l'étude des sciences et des techniques où, par définition, sont toujours recomposées,

redéfinies, réassociées, les entités sociales ou naturelles par lesquelles les acteurs peuplent le monde. Ce n'est pas pour impressionner ceux qui étudient les ghettos, le vote populaire, la socialisation des petites filles, etc. Mais oui, nous n'étudions les sciences et les techniques que parce qu'elles sont tellement plus faciles que le reste des objets de la sociologie classique...